LA RÉPUBLIQUE POLONAISE

RZECZPOSPOLITA POLSKA

20 c.

Paraissant deux fois par mois en français et deux fois en polonais

Rédaction et Administration : 4, Place Clichy, Paris (9e)

2e Année. — N° 35 — 1er JUILLET. — 1918.

Abonnements : Un An : 8 fr. — Six Mois : 4 fr.

Déclarations.....



La déclaration du 3 juin a déjà porté le désarroi chez nos ennemis.

Vienne et Berlin, consternées, se hâtent d'y répondre... Mais que la formule est donc difficile à trouver!

L'attitude belliqueuse des Polonais de Galicie inquiète l'Autriche et la presse allemande ne dissimule pas ses appréhensions.

Le *Berliner Tageblatt* dogmatise et propose une solution raisonnable de la question polonaise : accordons, dit-il, une complète indépendance à la Pologne... *Mais!...* car il y a un mais!... soyons amis!... alliance étroite avec les deux empires, conventions économiques, union douanière monétaire seront le gage de l'ouverture des ports de Dantzig, Riga et Windau, de la navigation ainsi que du chemin de fer le long de la Vistule... Mais, il faudrait aussi renoncer à la Galicie, à la Posnanie!... Et puis, pour sauvegarder les intérêts de l'Allemagne, un grand état-major général commun fonctionnerait en cas de guerre.

D'après la *Kœlnische Zeitung, l'Allemagne avait résolu la question une fois pour toutes par la négative.* Le gouvernement impérial ne saurait agréer la solution austro-polonaise. Il est en cela d'accod avec la presque unanimité de l'opinion publique allemande. *On ferait bien, dans la presse viennoise de tenir compte de cette opposition.* Lors de la visite de l'empereur Charles au grand quartier général allemand, les milieux autorisés allemands ont exprimé leur point de vue sans ambages.

Pour la question dynastique, on pourrait au besoin écarter les candidatures Habsbourg ou Hohenzollern.

Tout cela n'est-il pas simple, naturel, génial!

Ce n'est pas dans les élucubrations austro-Allemandes que se lit l'avenir de notre pays, mais comme l'a dit Mr Poincaré aux vaillantes troupes polonaises « dans les plis de vos drapeaux! »

M. Poincaré remet les drapeaux à l'armée polonaise

Le 22 juin a eu lieu, dans la zone des armées, la remise des drapeaux à la première division de l'armée polonaise constituée en France par le décret du 4 juin 1917.

Après la remise par les représentants des municipalités donatrices de Paris, Verdun, Nancy et Belfort, des trois drapeaux, de l'étendard et des trois fanions, au président du comité national polonais, la cérémonie s'est déroulée dans les rites prévus par les traditions historiques : messe célébrée par un des aumôniers de l'armée polonaise, bénédiction des drapeaux, lecture et prestation du serment.

Le président de la République, M. Poincaré, a prononcé un discours émouvant.

Discours du Président de la République

Messieurs,

Au nom de la France, je salue les drapeaux qu'ont offerts à l'armée polonaise, sous les auspices du Comité national, les villes de Paris, de Nancy, de Belfort et de Verdun, — Paris, qui, depuis près d'un siècle et demi, a toujours accueilli avec un empressement ému les fils de la Pologne martyre.

Paris, où Kosciuszko vécut les heures lumineuses de sa jeunesse et les heures sombres de son déclin; Paris, d'où il partit pour aller au delà des mers, aide de camp de Washington et frère d'armes de Lafayette, défendre la jeune République américaine; Paris, qui applaudit avec enthousiasme les sublimes poésies de Mickiewicz lui ouvrit joyeusement les portes du Collège de France et le pleura comme un de ses enfants, lorque, mort à Constantinople, il fut ramené à Cracovie et y dormit son dernier sommeil à côté de Sobieski, de Kosciuszko et d'un maréchal de Napoléon, Joseph-Antoine Poniatowski.

Nancy qui, fidèle interprète de la Lorraine reconnaissante, a élevé une statue à « Stanislas le Bienfaisant » sur la délicieuse place Royale décorée par le génie des Héré, des Guibal et des Jean Lamour; Nancy qui, dans la chapelle de Bon-Secours, construite à l'image des sanctuaires polonais, conserve pieusement le tombeau de Catherine Opalinska, le mausolée de Stanislas et le cœur de Marie Leszczynska; Nancy, dont les obus et les bombes insultent tous les jours la grâce souveraine et qui protège jalousement contre les atteintes de l'ennemi ses palais, ses fontaines et ses portiques, inappréciables trésors laissés par le bon roi de Pologne à la vieille capitale lorraine; — Belfort, sentinelle vigilante, que l'Allemagne a vainement essayé, dans l'autre guerre, de surprendre et d'abattre et [illegible] dans celle-ci, elle n'a encore [illegible] loin.

Belfort, dont le regard attentif parcourt la plaine d'Alsace et qui, demeuré, pendant près d'un demi-siècle, le douloureux témoin des souffrances endurées, sous le joug étranger, par des provinces françaises, ne pouvait pas ne pas compatir aux longues tortures de la Pologne.

Verdun, dont le nom à jamais illustre résonnera éternellement comme un chant de victoire et de délivrance aux oreilles de l'humanité; Verdun retranchement du droit et citadelle de la liberté; Verdun qui, en se sacrifiant pour la France, s'est sacrifié en même temps pour tous les peuples opprimés et a mérité la gratitude du monde.

Donnés par de telles cités, les drapeaux polonais sont dignes du noble pays dont ils annoncent la renaissance et des belles troupes qui vont les conduire au feu.

Saints emblèmes, qui êtes semblables, dans votre fraîche nouveauté, aux glorieux étendards des Piast et des Jagellon et qui ressuscitez les temps héroïques où, sur les oriflammes de velours rouge, l'Aigle blanc déployait fièrement ses ailes, quels essaims de souvenirs n'éveillez-vous pas dans la mémoire de la Pologne et de la France! Quelle éclatante signification ne prenez-vous pas aux yeux de toutes les nations alliées!

A la France vous rappelez, par une image sensible, l'indignation qu'ont, dès l'origine, soulevée chez elle le supplice d'un peuple et le morcellement d'une patrie; la longue amitié, jadis trop souvent impuissante, que nous avons gardée à l'infortune; l'accueil fraternel fait à tant d'exilés; le continuel mélange du sang français et du sang polonais; les combats livrés en commun dans les rangs de la Grande Armée; plus près de nous, les mêmes épreuves supportées côte à côte dans l'hiver de 1870, et plus près encore, pendant les rudes années de la guerre actuelle, tant d'actions d'éclat accomplies par des Polonais engagés volontaires, tant de protestations apportées dans nos lignes par des paysans de Posnanie, las de leur enrôlement forcé dans les troupes prussiennes.

Pour les braves soldats que voici et pour toute la Pologne, vous avez, drapeaux! une force de symbole bien plus puissante encore et plus sacrée. Vous êtes la patrie vivante; vous êtes le passé qui se renouvelle dans le présent; vous êtes l'aurore, après la nuit, la liberté après la servitude. Ce n'est plus désormais sous les enseignes de l'étranger que combattront les fils de la Pologne, ils auront leurs propres couleurs. Venus en si grand nombre du continent américain, ils formeront une armée distincte qui luttera, au côtés des Alliés, non plus seulement pour l'idéal commun, mais pour un idéal national. Jours de fièvre salutaire [illegible]rance et de résurrection.

Un peuple qui, en dépit de la violence et de l'oppression, a conservé intactes sa personnalité et sa langue, qui est resté passionnément fidèle à ses traditions, qui n'a jamais laissé étouffer sa voix ou prescrire ses revendications, et dont l'âme immortelle s'est épanouie dans une magnifique floraison d'art et de littérature, se lève pour une croisade nouvelle. Drapeaux, soyez pour lui la représentation de la justice immanente; soyez le signe précurseur de son unité reconstituée et de sa souveraineté rétablie. Faites revivre au cœur de ses enfants les cruels enseignements de l'exil et les amères leçons d'une histoire inexorable. Exhortez-les aux énergies réparatrices. Enflammez-les pour les suprêmes efforts.

Le monde entier a les yeux fixés sur vous. Comment le sort de la Pologne le laisserait-il indifférent? L'Allemagne elle-même a feint de ne pas s'y montrer insensible : il fallait bien qu'elle essayât de tromper l'opinion universelle. Mais, après la Belgique, la Pologne sait aujourd'hui ce que valent les promesses germaniques. L'ambition d'un roi de Prusse est à la source de ses malheurs. Son territoire deviendrait définitivement la proie des empires centraux si c'était à eux que devait être confiées ses destinées.

Ceux qui ont violé le droit en Alsace-Lorraine et en Belgique peuvent avoir sans cesse à la bouche les mots de justice et de liberté. Personne ne les croira. Toutes les nationalités captives, Polonais, Tchèques, Yougoslaves, Italiens, mettent, au contraire, leur pleine confiance dans le succès de nos armes. Le jour même où M. le président Wilson est intervenu aux côté des Alliés, il a déclaré que l'unité restaurée d'une Pologne indépendante était une condition essentielle du futur équilibre européen. Les chefs des gouvernements anglais, italien et français, récemment réunis à Versailles viennent, en reprenant la même pensée, de préciser que, pour respirer librement, le peuple polonais doit avoir un accès à la mer.

Déclarations solennelles que ces fiers soldats veulent aider les Alliés à traduire en réalités prochaines. Tout l'avenir d'un peuple est enveloppé dans les plis de ces drapeaux. Qui de vous, Polonais, qui de nous, Français, pourrait douter de demain? Ce n'est pas pour abandonner le droit ou pour trahir les volontés des nations sœurs que, depuis bientôt quatre ans, la France combat pied à pied sur sa terre ensanglantée.

Ce n'est pas pour laisser l'Europe et le monde exposés à la menace perpétuelle de l'impérialisme allemand et au renouvellement des agressions et des coups de force, que la généreuse Amérique débarque tous les jours sur nos côtes des milliers de robustes jeunes hommes, impatients de rejoindre sur le front les vaillantes divisions du général Pershing et de se mesurer à leur tour avec les ennemis du genre humain. L'Aigle Blanc, peut, de nouveau, déployer ses ailes. Il planera bientôt dans la clarté du ciel rasséréné et dans le rayonnement de la victoire.

EN POLOGNE

La résolution de Cracovie contre le renvoi de M. Seidler

Zurich, 15 juin.

Les *Dernières Nouvelles de Munich* reproduisent un passage de la résolution qui a été votée à Cracovie par la commission parlementaire du Club polonais. C'est le passage qui prend à partie le cabinet Seidler.

Etant donné que le gouvernement a pris envers la question polonaise une attitude franchement hostile

par un accord secret qui stipule le partage de la Galicie ;

Etant donné que M. de Seidler, quoique le club polonais ait trois fois rendu possible le vote du budget en échange de promesses catégoriques faites par le gouvernement, n'a pas rempli une fois, depuis son arrivée au pouvoir, les plus simples devoirs qu'il avait envers les citoyens de l'Etat, tels qu'ils étaient exigés par le club polonais ;

Etant donné que cette politique grossière a ruiné par la base la possibilite de maintenir la paix entre les nationalités pendant la guerre ;

Etant donné qu'elle a profondément miné la vie parlementaire et paralysé la conscience de l'Etat.

La commission parlementaire du Club polonais, dans l'intérêt de l'Etat, se prononce pour le renvoi du gouvernement Seidler, exige la convocation immédiate de la Chambre et proteste à l'avance contre toute tentative qui serait faite pour gouverner sans contrôle parlementaire.

La tactique allemande

Zurich, 16 juin.

D'après la *Gazette de Francfort*, le ministre autrichien Twardowski (qui est originaire de la Pologne prussienne), a essayé, au cours des pourparlers engagés avec les partis polonais avant le vote de Cracovie, d'expliquer aux Polonais qu'ils devraient adopter une attitude « raisonnable » et qu'ils devraient effacer, en s'associant à l'action des partis allemands, l'impression d'hostilité qu'ils avaient donnée au moment de l'affaire de Khelm. On voulait convaincre les Polonais que, si leur club est suspect de prêter un appui quelconque aux tendances antiautrichiennes des Tchèques et des Yougo-Slaves, il aura le moins de chances possibles d'obtenir que les milieux autorisés d'Allemagne consentent à une solution qui augmenterait l'influence polonaise en Autriche. La *Gazette de Francfort* assure que si les Polonais avaient pris une autre résolution à Varsovie, leur attitude aurait secondé les efforts que le comte Burian allait faire à Berlin en faveur de la solution austro-polonaise.

[A voir ces manœuvres, on constate que les Polonais ont eu du mérite à ne pas se laisser circonvenir et à prendre nettement position contre le cabinet Seidler. Il est à peine utile d'ajouter que, s'ils avaient obéi aux suggestions allemandes, l'Allemagne aurait trouvé une foule d'autres prétextes pour leur refuser toute concession.]

La haine allemande contre les juifs polonais

Un grand meeting organisé par les communautés israélites de Petrograd a eu lieu le 16 juin pour protester contre les excès commis par les autorités allemandes contre les populations juives de Pologne.

Dans un discours, constamment interrompu par les ovations de l'assistance, le docteur Aisen, grand-rabbin de Petrograd, a cité de nombreux cas où les Allemands, exaspérés par la résistance des juifs polonais — en qui ils avaient espéré trouver des auxiliaires précieux pour la germanisation du pays, — ont poussé les masses polonaises à massacrer les israélites.

De leur côté, les autorités allemandes multipliaient les vexations et les violences. C'est ainsi que tout dernièrement les cercles juifs ont été fermés à Varsovie et à Lodz ; les journaux israélites, si nombreux en Pologne, n'ont plus qu'une existence précaire, et des milliers de jeunes juifs, dénoncés comme germanophobes, ont été internés en Allemagne, où ils sont obligés de travailler aux usines de guerre.

Le grand-rabbin a terminé son discours en envoyant un salut fraternel aux israélites polonais qui luttent sans faiblesse pour la défense de leur pays.

Légionnaires polonais envoyés en Italie

Zurich, le 17 juin.

Selon la *Gazette du Soir* de Cracovie, tous les officiers et soldats de l'ancien corps auxiliaire polonais au service de l'Autriche sont versés, lorsqu'ils sont sujets autrichiens, dans des bataillons qui combattent sur le front italien. Ils y seront encadrés par dix régiments autrichiens.

Pourquoi les légionnaires galiciens ont passé en Ukraine après la paix de Brest

Aussitôt qu'à la brigade de légionnaires galiciens, stationnée en Bukowine, fut parvenue la nouvelle du traité de Brest, troquant les territoires polonais de Khelm et de la Podlachie contre des vivres à fournir par l'Ukraine, ces troupes furent tellement indignées qu'à l'instant même, sous le coup de cet affront fait à la nation, prirent une héroïque résolution : franchir le front et se joindre aux corps polonais qui sous le commandement des généraux Michelis et Stankiewicz se formaient alors en Ukraine des soldats ayant fait partie de l'armée russe.

Le colonel Haller au moment de passer la frontière le 15 février lança la proclamation suivante : « A la nation polonaise ».

“ Errants çà et là, nous venons enfin d'être frappés par ceux qui veulent décider de nous sans nous. Notre cœur qu'emplissaient des espérances dont la réalisation nous semblait si prochaine, s'est contracté de douleur; mais le soldat qui tant de fois a regardé la mort en face, qui a souffert de tant de déceptions, ne se laisse pas aller au découragement. Fortifiés par de rudes épreuves, aujourd'hui, au moment du désastre, *nous ne baissons pas le front devant la force brutale.* Nous faisons, au contraire, flotter toujours plus haut notre étendard, de plus en plus disciplinés, nous nous serrons autour de lui, afin de *combattre, selon la pensée de Kosciuszko, pour notre Patrie libre, entière.* A cette heure grave où la nation ne fait plus qu'un seul corps, *nous jurons que nous n'abandonnerons jamais notre drapeau*, que nous ne déposerons pas les armes avant que la nation unifiée, réveillée de sa torpeur sous le coup d'une iniquité odieuse, par ses propres forces, de ses propres mains, n'ait mis debout *l'édifice de son propre Etat national, libre avec des frontières qui puissent lui permettre de vivre et de se développer.* Notre devoir de soldat nous ordonne d'aller là où vient de se créer une force armée polonaise, puisque dans le pays même a disparu la possibilité de former une armée polonaise ”.

Gare aux Prussiens!

Discours de M. Korfanty au Landtag de Prusse

Depuis plusieurs mois, à la Diète de Prusse, se déroulent les débats sur la réforme électorale. La majorité de cette assemblée se compose de hobereaux conservateurs et de nationaux libéraux représentant le monde industriel et commercial, grand profiteur de la guerre actuelle, qui, de toutes leurs forces visent à ce que le gouvernement prussien n'adopte point le droit de vote égal qui réduirait la majorité actuelle au rang de facteur politique secondaire. Au cours des discussions extrêmement caractéristiques auxquelles a donné lieu le projet de loi soumis à la Diète, le parti conservateur pangermaniste a fait valoir contre le gouvernement un nouvel argument : le droit de vote égal rendrait impossible ce qu'on appelle « la défense du germanisme dans les marches de l'est », c'est-à-dire le régime d'extermination dans les régions polonaises appartenant à la Prusse. Aussi, *presque tous les partis*, sans en excepter les progressistes, *ont-ils proposé des amendements au projet tendant à ce que*, grâce au système proportionnel et à une cumulation de circonscriptions *soit restreint le nombre des députés polonais* qui autrement serait très considérable au Landtag.

C'est M. Korfanty qui représente à la Commission le Club polonais, et qui s'en fait le plus souvent l'interprète aux séances plénières du Landtag. Ce remarquable orateur, tout particulièrement redouté et haï des junkers, vient de prendre la parole lors de la discussion en quatrième lecture du projet de loi électorale qui, comme on le sait, a abouti en définitive au rejet du droit de vote égal. Dans son discours, il a commencé à faire ressortir les inconséquences flagrantes des conservateurs pour qui « la justice est une conception incompréhensible », et qui « ne sauraient vivre sans loi d'exception ». Puis à propos de la manière d'agir de ces conservateurs à l'égard des Polonais, il s'est écrié :

« Des dizaines de milliers de Polonais ont péri et périssent encore, des flots de sang polonais se répandent. *Malgré les grands sacrifices qui nous ont été imposés, vous n'avez pas abrogé une seule loi d'exception*, les vexations administratives continuent, ce que prouve la dissolution de nos sociétés de scouts et l'interdiction de célébrer les anniversaires de nos héros. Je ne trouve pas de mots parlementaires pour flétrir ces procédés. *Sans la nation polonaise, vous n'auriez pas pu soutenir cette guerre.* Oui, M. Inmer, sans les 70.000 ouvriers polonais que vous retenez par force en Allemagne, votre industrie de guerre depuis longtemps se serait effondrée, ce que du reste le gouvernement lui-même a reconnu en plein Reichstag. *Si vous n'aviez pas eu les énormes approvisionnements de matières premières, de blé, de bétail, de chevaux, de bois que vous avez retirés du Royaume*, que vous vous êtes appropriés d'une façon que, pour le moment, je ne saurais qualifier courtoisement en langage parlementaire, *il y a longtemps que la parade allemande aurait pris fin.* »

M. Korfanty démontra ensuite que la conduite de la majorité « est au plus haut point maladroite et insensée, eu égard à la situation extérieure ». En effet, promulguer une nouvelle loi d'exception contre les Polonais, alors qu'il importe aux Allemands de faire la conquête morale des Lettons, des Lithuaniens ou des Ukrainiens, c'est des actes politiques contre nous, faire des poteaux indicateurs visibles de loin sur lesquels est écrit : « Gare aux Prussiens! »

Enfin, M. Korfanty a terminé son discours qui a provoqué sur les bancs de la droite la plus vive irritation par ces paroles textuelles :

« Nous savons que les larges masses du peuple allemand réprouvent votre politique, nous savons que c'est la politique d'*une caste numériquement faible, mais dirigeante, qui est le fléau de la nation allemande, le fléau du monde.* C'est vous qui êtes la cause de la haine dont le monde entier est animé contre l'Allemagne. Le monde craint que, s'il tombait sous la domination de cette caste, il ne fût traité tout entier en « Ostmarken ». (C'est vrai ! — sur les bancs polonais). Vous dépouillez vos ouvriers de leurs droits de citoyens, vous dépouillez aussi le peuple polonais des droits qui lui appartiennent. (C'est vrai ! — sur les bancs polonais. Exclamation à droite : « C'est inouï ! ») Oui, c'est inouï, mais, hélas ! c'est vrai ! *Le peuple allemand ne connaîtra la paix* que lorsque l'ordre et l'équilibre, l'égalité et la justice régneront dans cet Etat, *que lorsque la nation allemande, ensemble avec la nation polonaise, se sera décidée à combattre la caste qui gouverne aujourd'hui en Prusse, l'aura réduite en poussière* ». (Vifs applaudissements chez les Polonais).

Paysan russe, Paysan polonais

L'un des héros les plus sympathiques de Tolstoï, le prince Neklioudof, jeune gentilhomme de grande famille, après avoir terminé ses études à l'Université, décide d'abandonner la vie à laquelle l'appellent son rang et sa situation pour se consacrer uniquement à ses moujiks.

Il considère comme un devoir sacré de penser au bonheur de ses sept cents paysans, et plutôt que de les abandonner à la merci des intendants, il veut tenter d'adoucir leur situation misérable en vivant tout près d'eux. Il se trace un programme d'action : toute sa vie est réglée jour par jour, heure par heure. Avec la fougue de ses dix-neufs ans, il parcourt ses domaines d'un bout de l'année à l'autre, portant ici des secours, là des conseils, là des consolations.

Mais où sont les beaux rêves ! « Par moment, dit-il il me semble que je peux être content de moi, mais c'est une satisfaction sèche, une satisfaction de tête... »

Le voici au milieu des paysans qui viennent lui présenter leurs requêtes : « Dans le nombre se trouvait une paysanne en haillons et ensanglantée qui criait et se plaignait en disant que son beau-père voulait la tuer ; il y avait aussi deux frères qui étaient divisés depuis deux ans au sujet d'un partage ; auprès d'eux se tenait un vieux jardinier dont les mains tremblaient à la suite d'excès de boisson, et que son fils traînait devant le barine pour se plaindre de la conduite déréglée de son père ; puis venait un moujik qui avait mis sa femme à la porte parce que tout le printemps, elle n'avait pu travailler, et non loin de lui la pauvre malade était assise sur l'herbe, sans mot dire, montrant ses pieds atteints de gangrène et négligemment bandés d'un chiffon sale. »

Après cette description saisissante d'un navrant tableau de misère, après le souvenir de descriptions semblables dans Bounine et Oupenski, comment ne nous représenterions-nous pas le paysan russe, taré au physique et au moral, et descendu au dernier degré de l'abjection ! Sans presque rien d'un homme que l'apparence caricaturale, le pouvoir de s'enfoncer dans les vices, de peiner pour les satisfaire, de faire souffrir ceux qui par malheur autour de lui ont quelque sensibilité. Vivre et mourir comme des bêtes, donner carrière à toutes les passions mauvaises, telles paraissent être les caractéristiques du peuple qui vient de transporter dans la vie politique et la vie sociale le même désordre, le même manque absolu de scrupule et de noblesse, et qui après avoir paru se libérer de l'esclavage y est retombé, comme s'il n'était pas capable de s'élever au niveau commun.

Tous ceux qui s'étaient efforcés de croire en lui, regardent le résultat de leurs efforts, comme le prince Neklioudof, « avec un sentiment mélangé de fatigue, de honte, d'impuissance et de repentir. »

Cette nature fuyante, méfiante décourage dès l'abord, et l'on se demande avec mélancolie, à quel moment de l'histoire de la Russie, un peu de lumière pénétrera dans l'âme de la masse du peuple russe.

On se heurte d'abord à l'inconnu, à un abîme d'ignorance, d'indifférence, à une mentalité bornée que rien ne peut s'emble-t-il, modifier.

Le paysan russe paraît se liguer contre le reste de la société pour s'en préserver et lutter mieux contre elle, de toute sa force d'inertie.

Collectiviste à outrance (si ce mot n'était point trop moderne pour être appliqué à la primitive nature du moujik), jamais il ne se hasarde *seul* à quelque démarche que ce soit. Le knout et l'eau-de-vie l'en ont rendu incapable.

Fanatique, raisonneur, amoureux du mystère qui voisine avec le cauchemar, il adopte les superstitions les plus grossières, forme les sectes religieuses les plus douteuses, basées sur les doctrines les plus absurdes, et l'amour de Dieu est plutôt chez lui la crainte de Dieu et du surnaturel.

Idéaliste, certe, il l'est aussi, et seule ne le vainct pas la puissance des ténèbres. Tels souvenirs littéraires de Grigorovitch nous dépeignant l'émouvante mort du laboureur Anissimitch, tel récit des mémoires de Tourguenieff sur Agathe, serve de sa mère, noble martyre de l'amour maternel, équilibrent nos impressions et tempèrent la terreur des sombres peintures de Tolstoï.

La preuve la plus éclatante de cet idéalisme n'est-elle pas dans la révolte contre la tyrannie séculaire du tsarisme ? Même vouée à un échec, n'a-t-elle pas quelque chose de sublime ? Et ne peut-on augurer un réveil plus conscient, plus lumineux après le dérèglement fatal d'une Révolution de cent soixante millions d'hommes !

Avec le paysan polonais, au contraire, point de surprises ni d'errements.

D'une race plus affinée, il n'a rien de commun avec la grossière nature du colosse russe, de l'ours aux mouvements lourds, à l'âme à peine équarrie.

En Russie, il n'y a que le *moujik* (1).

En Polonais, le mot paysan s'exprime par *chlop*, *wieśniak*, le villageois, *kmieć* et *włoscianin*. Il est une personne et une personnalité morale, il a le sentiment

(1) Le mot usuel *moujik* est devenu synonyme de personnage grossier, tandis que le mot *chlop* signifie en même temps un gaillard.

de sa dignité, et son individualisme s'affirme dans tous les actes de la vie sociale et politique.

Ce n'est pas à dire qu'il n'y a pas en Pologne le type de cette brute campagnarde qui est de tous les temps et de tous les pays; mais on ne saurait nier qu'il y a ici une puissance de compréhension et d'adaptation bien plus rapide que chez le Russe. La lutte contre le germanisme a sans doute aboli dès les origines de l'histoire l'antagonisme entre les paysans et les classes nobles égales devant la loi pendant les quinze premiers siècles de la République Polonaise, et leur plus grande préoccupation, leur seul idéal a été de garder intact le patrimoine national; la terre, la langue, la religion.

Aussi ce n'est pas seulement l'accroissement naturel de la population qui augmente la puissance de la nationalité polonaise : le progrès de la conscience nationale y contribue au moins autant : il est étonnant comparativement à la Russie *où le sentiment de la Patrie n'existe pas* d'enregistrer, dans toutes les provinces polonaises, sans exception, la diffusion du sentiment national dans toutes les classes paysannes.

N'est-ce pas la plus vigoureuse expression de la vie d'un peuple! La preuve de l'utilisation de toutes les forces, l'appel prochain à la vie intellectuelle qui seule dégage l'originalité et développe les richesses du fond national. Voyez le Silésien, calme, lent, obstiné, les Gourals des Tatry, détenteurs d'une civilisation ancienne, originale, exclusivement populaire jaillie du terroir, développée surtout dans le sens de la création artistique; le Mazovien, travailleur, hardi, industrieux, persévérant, énergique, colon et soldat valeureux; le Cracovien, pittoresque et théâtral, qui conserve avec piété les souvenirs de l'époque de Kosciuszko où un régiment de Cracoviens armés de faux triompha d'un corps d'armée russe : chacun de ces types n'est-il pas aussi caractérisé que ceux de nos provinces françaises? Une trop rapide esquisse ne nous permet pas de nous y arrêter. La même fidélité aux mêmes traditions tel est le lien qui unit tous les fils de la terre polonaise.

Pour l'amour de la terre, le paysan polonais traqué par les Prussiens préfère vivre dans une roulotte, à la lisière de son champ; pour l'amour de sa religion, le paysan de Chelm souffre toutes les tortures. Ni popes, ni cosaques ne le convertiront à l'orthodoxie. « Il sait seulement que les pères de ses pères ont été baptisés, mariés et enterrés de telle façon; qu'ils ont puisé à telle religion, les seules consolations de leur vie misérable, et comme il y a trois cents ans que cela dure, il lui semble, à bon droit, qu'en lui prenant cette religion, on lui prend son passé, sa tradition, son bien. Avec la farouche énergie de ceux qui n'ont pas grand chose à perdre ici-bas, et l'héroïque entêtement des consciences frustes, il s'apprête à résister. En feuilletant les pages de son martyrologe, quelque chose de l'égarement et du désespoir de ces âmes obscures nous saisit et l'on ne sait plus que répéter les mots désolés de l'Ecclésiaste : « J'ai considéré l'oppression de ce monde et voici les larmes de l'innocent qui n'a point de consolateur. C'est pourquoi j'estime plus le mort que le vivant, mais j'estime plus encore celui qui n'est pas né, car il n'aura pas vu toutes les méchancetés qui se font sous le soleil. » Ces quelques lignes de M. Paul Cazin empruntées à la préface du livre de Stanislas Reymont, l'*Apostolat du knout en Pologne*, ne résument-elles pas le jugement de tous ceux qui, de près ou de loin, ont appris à connaître le paysan polonais, à l'aimer, à l'admirer, à voir en lui l'égal de tous ces peuples qui, de l'un à l'autre hémisphère, meurent pour la liberté!

Lieutenant GARNIER.

La République de Sibérie

On pourrait croire que cette conception d'une République sibérienne — on en parle beaucoup depuis quelque temps, — est le résultat de la désagrégation de l'empire des tsars, et que la révolution qui a ébranlé le monde slave, a révélé aux russes d'Asie, comme un subit orage, les désirs de liberté. Or, il ne s'agit pas ici d'une simple tendance séparatiste, d'un désir d'autonomie justifié par les besoins d'un groupe important de populations homogènes, mais bien d'un *patriotisme sibérien* qui s'est manifesté de longue date, qui a des origines populaires bien plus anciennes que les combinaisons politiques où l'on ne voit qu'un moyen de lutter contre les théories dissolvantes et l'action bolchéviste.

Pourquoi jusqu'ici n'en savions-nous rien? Comme toujours, parce que la Sibérie ne nous intéressait pas! Et pourtant ce pays glacé, dont le froid est chez nous proverbial, et certes un des plus beaux, des plus vivants, des plus riches d'avenir parmi les provinces russes. Certains prophètes de la dernière heure veulent même y voir la seule partie saine du corps gangrené du slavisme, et mettent tous leurs espoirs en elle.

Dans quelle mesure la Sibérie sauvera-t-elle la Russie? Est-il nécessaire pour la libérer de lui imposer à l'avance des devoirs de solidarité envers les nations voisines? L'avenir seul répondra.

Il s'agit surtout pour nous de prendre contact avec un pays mal connu, et de déterminer le cours du mouvement actuel.

La première expression de ce patriotisme, et l'idée de séparation ont été émises pour la première fois par un groupe d'étudiants sibériens de Petersbourg Moscou et Kazan, qui en 1875 avec la collaboration du savant anthropologiste, Jadrintzev, fondèrent un Journal « la Sibérie ». Il est superflu d'ajouter que la propagande nationaliste fut cependant à peu près nulle, à cause des difficultés sans nombre dues aux conditions politiques et à la surveillance policière. Il ne s'en appuyait pas moins sur les vœux de la majorité des habitants.

Le particularisme sibérien s'explique beaucoup plus par les origines de la population, que par l'éloignement du monde russo-européen.

L'annexion de la Sibérie à l'empire russe est sans précédent dans l'histoire de la colonisation. Elle s'est effectuée sans l'intervention du Gouvernement russe, qui a sanctionné une prise de possession dont le premier acte est marqué au xve siècle par l'incursion des Cosaques.

L'existence, dans l'Oural méridional, de la dépression de Tioumen favorisa la pénétration russe. En 1556, Ivan le Terrible prend le titre de seigneur de Hongrie et de Sibir; Tobolsk est fondée en 1587, Tomsk en 1604, Jeniseï en 1618. Les chasseurs de fourrures s'aventurent jusqu'au Kamtchaka. Mais l'exploration méthodique du pays ne commence que sous Pierre le Grand et Catherine II.

C'est à la fin du xviiie siècle que commence l'exode des déportés criminels qui viennent se joindre aux serfs évadés. De 1846 à 1876, on comptait en Sibérie occidentale 43,753 immigrés et 300.000 déportés dont les déportés d'Etat, et les déportés administratifs, c'est-à-dire ceux dont toute commune pouvait se débarrasser par une simple décision arbitraire. Dans l'ensemble, ils se répartirent de façon très inégale : en 1885, les déportés du gouvernement de Tobolsk composaient 1/7 de la population citadine et 1/16 de la population rurale : à Kourghan 1/8, à Tioumen 1/10, à Ichime, la moitié.

L'attribution de la terre se faisait sans difficultés : chaque homme avait droit à 20 hectares de terre labourable et à l'infini de la forêt... Peu à peu se formaient des villages dans les régions les plus favorables à l'établissement humain, et les autochtones, peuplades nomades sans lien social ni politique disparaissent peu à peu, chassés par les colons, décimés par les maladies. Les premiers prisonniers furent des hommes avides de faire prompte fortune, ne reculant devant aucun forfait pour assujettir les aborigènes, ainsi que le constatent tous ceux qui ont étudié le pays.

Dès les origines, le Sibérien dépouille le naturel pusillanime et idéaliste du Russe. C'est un matérialiste endurci, au caractère indépendant et sans scrupules. Le paysan sibérien se rapproche beaucoup de l'Américain : ingénieux, aventureux comme lui, cherchant toujours la piste de sa chance, obligé de vaincre la nature, et décidé à triompher dans la lutte pour la vie, il le dépasse en audace par une absence totale de sens moral. Il n'y a guère qu'une soixantaine d'années, les paysans sibériens se livraient encore à la lucrative industrie du brigandage contre les indigènes qui s'en revenaient de leurs lointaines expéditions munis d'un respectable butin d'or et de fourrure. Un voyageur russe établissant le parallèle entre le Sibérien et son cousin germain, le russe européen note qu'il lui est infiniment supérieur tant au point de vue de l'intelligence qu'en ce qui touche le sentiment de sa personnalité. Pendant mon séjour en Sibérie, j'ai noté également une très large hospitalité. Cela s'explique par la liberté dans laquelle se développe le caractère du sibérien, affranchi du servage, maître jusqu'ici de milliers de déportés, grâce aux conditions égalitaires des lois sibériennes et surtout par la lutte contre l'élément climatérique.

Seul, sans famille, à la recherche du butin animal, il devient taciturne, peu enclin au rire et à la chanson qui résonneraient lugubre dans les vastes solitudes des forêts mystérieuses où le soleil se lève et se couche sans percer le mur impénétrable des végétations gigantesques. Plus la perspective se rétrécit, plus s'amoindrit l'intelligence; la chanson expire sur les lèvres, la pensée s'atrophie dans le cerveau, le rêve meurt dans l'âme de l'isolé... Puis un été aussi court que capricieux, les débordements des fleuves et autres fléaux de la vie champêtre, l'hiver glacial et triste, voilà tout ce qui contribue à faire du Sibérien, selon le mot de Yadrintzev, un Robinson Crusoë.

Ce qui le différencie encore du Russe, c'est une parfaite indifférence en matière religieuse. Tandis que du sein de la population slave naquirent des sectes multiples et variées propagées par d'ardents et fanatiques apôtres, faisant des milliers d'adeptes non moins fanatiques, en Sibérie la religion tend à disparaître. Est-ce le culte du veau d'or qui annihile dans l'âme Sibérienne toute religiosité? La cause de ce rationalisme est contenue dans l'histoire du clergé sibérien. Au début de la conquête, le prêtre étant absent, on dut en faire venir de la Russie : le long voyage à entreprendre pour aller officier dans un pays ingrat, empêcha de trouver des hommes de bonne volonté; on dut les faire partir de force dans les localités qui leur étaient dévolues. Les serviteurs de Dieu remplissant par ordre et contre leur gré leurs devoirs de prêtres ne pouvaient exercer une influence bienfaisante sur la population qu'ils méprisaient, et lui servir d'exemple. L'archevêque Cyprien se plaignit à l'empereur parce que son clergé dépensait en boissons l'argent destiné à la construction et à l'embellissement des églises, et de la vie monacale des popes, si scandaleuse qu'il y avait honte à la décrire. L'archiprêtre de Yakoutsk peint en couleurs non moins sombres l'état du clergé en 1835.

D'autre part la Sibérie fut peuplée par les éléments les plus hétérogènes : orthodoxes, catholiques, luthériens, mahométans, adeptes du panthéisme sibérien, accomplissant mal leurs devoirs religieux, souvent même priant les dieux primitifs.

Les liens de famille sont simples, mais assez solides. Les accomptes matrimoniaux que prennent les jeunes filles ne sont point un obstacle à leur établissement, et il arrive fréquemment que la jeune épousée apporte à son époux, en guise de dot, un marmot anticipé. L'enfant est considéré comme un gage de la fécondité de la femme. Dans une contrée agricole comme la Sibérie, il faut procréer afin d'acquérir des bras pour travailler la terre. L'absence d'une organisation sociale rationnelle et la liberté qu'ont les Sibériens de vivre à leur guise font que la conduite de la femme n'est point taxée d'immoralité comme en Europe. La femme mariée a les mêmes privilèges que son époux. C'est, du reste, une femme d'ordre et une excellente ménagère.

A une vie aussi indépendante, se joignent les avantages qu'une population de faible densité recueille dans un pays riche comme la Sibérie. Le meilleur blé, toutes les céréales y trouvent un terrain favorable. Dans le seul district de Minusinsk, dont la superficie est un tiers de celle de la France, les richesses en houille forment de véritables montagnes, l'or, l'argent se trouvent en abondance. Aussi les plus pauvres parmi les paysans possédaient au moins deux chevaux et une vache!

Comment, avec une vie aussi facile, aussi libre d'entraves, les Sibériens eussent-ils accepté de bon gré la discipline du knout?

Le gouvernement des tzars qui avait reçu la Sibérie en cadeau ne prit nul souci de son bien-être. L'administration fut confiée aux employés de l'Etat qui les laissait faire sans contrôler leurs actes. Eux considéraient la Sibérie comme une source de revenus. Ce déplorable état de choses s'enracina profondément dans les mœurs de la Sibérie malgré les représailles exercées contre les gouverneurs qui pouvaient être punis de mort (comme cela arriva au prince Gagarine). Des hommes de haute valeur, Komaroff, Speranski entre autres, se sentirent impuissants à réagir contre les coutumes administratives du pays, les malversations, les abus. Le comte Ignatiev disait en 1886 : J'ai l'intime conviction que la population sibérienne est apte à être administrée selon les lois instituées par Alexandre II, seulement il s'agit d'abolir les vieux usages des cantons qui considèrent la rapine et l'abus du pouvoir comme étant leurs droits primordiaux. »

Mais toutes les turpitudes étaient si soigneusement tenues secrètes que les réformateurs les plus zélés ne pouvaient y mettre bon ordre. Pour ne citer qu'un exemple de cette situation navrante, je ne mentionnerai que ce fait, arrivé à Tomsk lors de l'inauguration de la première Université sibérienne : le préfet de police chargé par le gouverneur de remettre au Trésor la somme de dix mille francs trouva tout naturel de les empocher pour son propre compte. Grâce à ce régime, les impôts légaux et illégaux atteignent des proportions insensées dont pâtissent, sans oser réclamer, les paysans.

La presse sibérienne qui est humanitaire, toute dévouée aux intérêts de la patrie ne se fit pas faute de signaler fréquemment les désordres et le désarroi qui règnent en maîtres.

Elle contribua au réveil social. On créa plusieurs écoles, à Minousinsk, à Yenisecsk, à Krasnoïarsk, à Tomks et à Irkoutsk parurent des musées, des bibliothèques, des gymnases entretenus par des donateurs privés. Beaucoup de riches particuliers protégèrent et aidèrent les explorations scientifiques sans la participation du gouvernement. Une nouvelle classe sociale naquit, donna des étudiants, des savants qui rêverent de doter leur patrie de toutes les nobles institutions des nations civilisées.

Pour l'instruction du peuple, nombre de déportés politiques polonais s'offrirent comme instituteurs, et leur influence fut des plus heureuses. Tandis qu'en Russie c'est le conseil départemental qui se charge de proposer l'enseignement, en Sibérie, il ne dépend que de l'initiative privée. Et elle ne se fait pas faute de veiller à l'éducation des masses, et donne toute son

attention au paysan, et à son état arriéré, à ses besoins.

Au temps de la tyrannie des tsars, un proverbe populaire définissait avec mélancolie l'abjection du paysan : « Dieu est trop haut ! l'Empereur est trop loin ! »

Le sort fatal qui échut en partage à la Sibérie, terre d'exil de toute l'écume sociale de la métropole, va-t-il cesser, et ce pays, bagne prédestiné, va-t-il enfin selon le vœu de ses enfants, prendre rang parmi les grandes républiques libres ? Ce sera une des plus heureuses conséquences de la guerre.

Dr Bronislawski.

Debussy et Chopin

La mort vient de ravir à la France et au monde l'un des plus grands, le plus grand peut-être des musiciens du siècle. La délicatesse et la simplicité de son art, que seuls peuvent comprendre les délicats et les simples d'âme, l'originalité de ce talent à qui la modestie dictait l'effacement, la crainte des gloires bruyantes, ne sont pas seulement dues aux influences natales.

Les Polonais apprendront sans doute avec émotion que le maître vécut dans l'atmosphère de rêve, d'angoisse, de caprice, que créèrent la souffrance et l'humeur vagabonde de cet irrégulier devenu lui aussi un classique, Chopin.

Nous regrettons de ne pouvoir donner aujourd'hui autre chose que cette brève indication biographique, mais nous avons tenu à honorer la mémoire de Debussy, et nous croyons ne pouvoir mieux le faire, qu'en associant son nom à celui de notre plus grande gloire musicale.

« ... Il fut un des premiers à faire naître du silence lui-même une atmosphère musicale et à en user pour donner — par opposition — plus de relief à la sonorité. Les œuvres de Chopin se prêtaient mieux que toutes autres à cette interprétateur poétique, et lorsqu'il les jouait, il en révélait des aspects inattendus. Cette maîtrise s'était imposée dès l'enfance et les plus humbles de ses familiers n'y étaient point insensibles. On a raconté que lorsqu'il était élève chez Marmontel, son frère cadet qui ignorait tout de la musique, venait sans cesse troubler ses études au piano et l'implorait par cette puérile et incessante prière : « Joue-moi du Chopin, joue-moi du Chopin. »

Le goût que manifesta toujours Debussy pour le maître polonais l'avait déterminé à accepter la revision de l'édition des œuvres de Chopin dans la collection de la maison Durand. L'intérêt qu'il porta à l'exécution de cette tâche l'incita à composer lui-même, en 1905, douze études qu'il dédia à la mémoire des « Ballades et des Nocturnes. »

L. P.-S.

(1) Extrait de « Claude Debussy », article de A. Brugeot. Revue les Arts Français, n° 16.

Tournée du Théâtre des Alliés

"LA REINE WANDA"

MM. Billaud et Matheissen, directeurs du Théâtre des Alliés, viennent d'organiser dans les grandes villes méridionales une série de représentations extraordinaires sous la présidence d'honneur de M. S. Pichon, ministre des « Affaires Etrangères » en l'honneur de l'indépendance de la Pologne.

Certes, cette belle initiative prise en complet accord avec le Comité National Polonais et placée sous le patronage des sommités françaises et polonaises était intéressante et fut féconde en résultats. A Nice, Marseille, Toulon, Béziers, Bordeaux, Biarritz, le succès fut des plus vifs et les milliers d'affiches apposées, donnèrent à l'opinion une orientation extrêmement favorable à la cause polonaise, et groupèrent des sympathies ancestrales qui ne demandaient qu'un objet pour se manifester.

Une courte mais substantielle conférence précéda chaque représentation. M. A. Potocki se fit longuement applaudir dans ses vibrantes improvisations. Avec une saine compréhension de l'œuvre entreprise nos grands confrères régionaux : « Le Petit Niçois, L'Eclaireur et le Journal de Nice, le Petit Var, le Soleil du Midi, le Sémaphore, le Cri de Marseille, L'Eclair, la France, la Petite Gironde, la Liberté, le Nouvelliste, la Gazette de Biarritz, le Courrier de Bayonne, publièrent successivement des articles : « Pour la Pologne », « France et Pologne », « Les Sœurs héroïques », Debout, Pologne, par le droit, pour le droit ». « Pour la Pologne combattante », signés : général du Moriez, A. Potocki, Jean Belland, etc.

Nous devons malheureusement constater qu'une grosse erreur fut commise. Elle réside dans le choix de l'œuvre écrite sur « la Reine Wanda » par un débutant, d'érudition rudimentaire, et sans qualités de poésie, d'émotion et de puissance. La belle légende de Wanda, de notre chère Wanda qui inspira tant de vrais poètes et de grands artistes, qui arracha à l'immortel Wypianski le meilleur et le plus pur de son génie, fut outrageusement rétrécie et déformée par M. H. A. Legrand. Je ne connais pas d'exemple d'une incompréhension aussi complète. L'auteur semble, à plaisir, réduire la légende aux dimensions de la plus banale et de la plus plate histoire d'amour. Du sacrifice, de l'holocauste de cette enfant sur le marbre sacré de la Patrie, il fit le suicide bête, immoral et mesquin d'une amoureuse. — Autre faute grossière : dans le texte primitif M. Legrand avait fait céder la Vierge Polonaise au Saxon Rittyger, il fallut les hauts cris du « Comité National » (1) pour empêcher cette profanation. Mais l'auteur est têtu, et dans l'analyse de sa pièce, en tête du programme, il persista à écrire : « Wanda se donna toute. » Connaissez-vous, Monsieur l'auteur, un écrivain même étranger, d'assez peu de tact pour oser livrer Jeanne d'Arc à Dunois ? or, Wanda est notre Jeanne d'Arc, la Sainte, la Vierge polonaise.

De plus, l'inexpérience de l'écrivain fait que tout intérêt dramatique est banni de cette pièce qui se traîne et s'étire : « C'est plutôt une œuvre de foi qu'une œuvre de théâtre » écrivit poliment un de nos confrères marseillais. Œuvre de jeunesse, de toute jeunesse mal construite, écrite dans une langue lâche, terne, inélégante, prétentieuse, fourmillant d'impropriétés et à peu près et manquant de la moindre qualité indispensable au dialogue.

La musique, que le maître Camille Erlanger voulut bien composer spécialement, sauva l'œuvre de l'effondrement, du désastre. Brodée sur les thèmes de vieux airs des bords de la Vistule elle prête au texte, tantôt la grâce, l'émotion, la fraîcheur qui lui manquent, tantôt l'énergie, la force, la puissance de l'envol qu'un auteur à court souffle n'a su y mettre. Dans un final splendide l'Hymne National Polonais clôt la pièce dans une magique vision d'espérance : là-bas... par-dessus les bras levés et les cœurs si hauts, on entrevoit dans un lointain nuage tout un peuple debout pour sa Liberté et pour sa Victoire.

Une interprétation d'élite nous montra tout ce que peuvent tirer de vrais artistes des plus mauvais rôles. Lucie Brille, la belle tragédienne du Théâtre National de l'Odéon, à force de puissance et de talent, réussit à animer, à faire vivre intensément même, sa « Bozenna », Suzanne Linker donna un relief saisissant à Wanda, et avec intelligence comprit, malgré l'auteur, que la reine Wanda n'était pas une poupée névrosée. Pierre Magnier, Séverin Mars, A. Durec au talent consacré, se tirèrent habilement de leur lourde tâche en donnant à leurs personnages le maximum d'effet et de vérité. Mlles Marguerite, Paula Valmont et Rozenne, s'ingénièrent pour rendre intéressants des rôles courts très inférieurs à leurs moyens.

Jacques de Lavr.

(1) Nous ne comprenons pas dans quel but les directeurs du « Théâtre des Alliés » ont fait jouer une pièce semblable. C'est plus qu'une vigilence. Pourquoi ne s'est-on pas adressé à la *Sociétés des artistes polonais*, ou à M. Kozakiewicz ?

La légende de Wanda

La reine Wanda est une héroïne nationale vénérée en Pologne pour ses vertus, son courage et l'amour de son peuple. Qu'en a fait le « Théâtre des Alliés » ? Une malheureuse se laissant séduire par un aventurier, fascinée par l'appât des richesses, puis se donnant la mort, en apprenant qu'elle avait tenu dans ses bras un ennemi damné de sa race.

Deux légendes ont cours en Pologne sur la reine Wanda. Cette souveraine d'une grande beauté, pleine de charme et de vertus, se voyait courtisée par tous les princes des états voisins, mais elle repoussait leurs avances, ne voulant en épouser aucun. Elle craignait de livrer son peuple, au joug de l'étranger au bonheur duquel elle était prête à tout sacrifier. Pour décourager l'assiduité trop pressante de ses soupirants, et pour leur faire mieux comprendre l'inutilité de leurs efforts, elle fit vœu de ne jamais se marier.

L'un des prétendants de Wanda, le prince allemand Rytyger, lui ayant déclaré la guerre, pour se venger de son refus, envahit ses états à la tête d'une nombreuse armée. Mais à la première rencontre avec les troupes polonaises, commandées par la reine elle-même, il fut abandonné de tous ses partisans, — qui se refusèrent à user de leurs armes contre elle. Rytyger, incapable de supporter l'humiliation, se suicida, en se passant l'épée au travers du corps, quant à ses partisans, ils pillèrent et dévastèrent, comme c'en était l'usage, à cette époque aussi, les territoires polonais qu'ils évacuaient.

D'après une autre version, Rytyger, ayant été refusé par Wanda voulut la prendre de force, et, dans ce but, à la tête d'une puissante escorte, il la surprit sur les bords de la Vistule, où elle campait, entourée seulement de ses femmes et d'un nombre restreint de serviteurs. Il était sur le point de s'emparer d'elle, quand, pour échapper au déshonneur, elle se jeta dans la Vistule et y périt. Voilà ce qui, pieusement, se conserve dans l'esprit de toute la nation. Un tertre, portant le nom de Wanda, fut élevé près du lieu où l'on retrouva son corps.

Et maintenant, quand on compare à cette légende la parodie inepte qu'en a fait l'auteur de la pièce nommée la « Reine Wanda », que le « Théâtre des Alliés » promène à travers la France pour faire de la réclame à la Pologne, on se demande où l'auteur est allé chercher ses renseignements, et si les organisateurs de cette campagne de propagande n'ont pas été les victimes d'un mystificateur. Leurs intentions, qui, nous n'en doutons pas, étaient excellentes, ont abouti à une révoltante injustice, à une insulte ourdie contre la Pologne et les Polonais.

Directeur : Dr BRONISŁAWSKI. — Secrétaire de la Rédaction : J. JANUSZEWSKI. — Gérant : L. CHOLESKI. — Administrateur : J. M. ZIMOCKI.

Chaque abonnement au journal *La République Polonaise* donne droit à deux brochures-primes : *La Petite Histoire de Pologne*, et les *Romanciers Polonais*.

Imprimerie M. Flinikowski, 216, Boulevard Raspail, Paris.